

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme un coup de tonnerre

Stanley Péan



Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péan, S. (2022). Comme un coup de tonnerre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 77–81.

Comme un coup de tonnerre

Stanley Péan

ACCABLÉE par un soleil de plomb tout l'après-midi durant, Montréal entière donnait l'impression de suffoquer dans la quête désespérée d'un peu de fraîche, d'un peu d'ombre, d'une ondée bienfaisante. Allongé sur la chaise longue du balcon avant de mon condo en plein cœur du Centre-Sud, je sirotais un mojito royal en t'attendant, guettant ton apparition sur le trottoir deux étages plus bas avec la ferveur du croyant espérant la Sainte Vierge à Lourdes. Au terme de tes dix jours en Gaspésie, qui m'avaient paru une éternité, j'avais une telle hâte de te retrouver, de t'enlacer, de t'embrasser.

Sans doute n'aurais-je jamais remarqué le vieux Noir en hardes crottées qui faisait les cent pas au coin de la rue depuis une bonne demi-heure s'il n'avait été interpellé par les deux policiers en autopatrouille. Comment pouvait-il supporter la canicule, aussi lourdement fagoté ? Je n'en avais pas la moindre idée. Malgré la distance, je lui trouvais cet air hagard des âmes éplorées aux lèvres desquelles reviennent trop souvent, et toujours pour les mauvaises raisons, des goulots peu recommandés, peu recommandables.

J'ai pensé « le vieux Noir », mais j'ignorais son âge ; peut-être avait-il tout juste entamé la cinquantaine. Sans avoir l'air d'un ancêtre, ce monsieur que j'avais spontanément identifié comme un itinérant pouvait avoir juste vieilli prématurément. La vie dans les rues magane souvent son homme. Junkie ou simple ivrogne ? Il avait en tout cas la gestuelle erratique de ceux qui se sont perdus en chemin vers une destination qu'ils avaient probablement oubliée.

On ne connaît pas ces gens, au fond ; on ne sait rien d'eux. Dans le quartier ou ailleurs en ville, on les croise, on les entrevoit, mais on ne les *voit* pas. À dire vrai, à peine ose-t-on soutenir leur regard lorsque à un feu rouge ils approchent de l'auto, raclette à la main, et proposent de 77

laver le pare-brise, ou quand ils tendent tout bonnement un verre de styromousse pour recueillir l'aumône. Ils sont comme les feuilles desséchées et friables, balayées dans les caniveaux par la brise d'automne. Ils ne font pas partie de notre belle et respectable société. Beaucoup les considèrent comme de déplaisants furoncles, dont émanent pus et parfums nauséabonds.

— On peut faire quelque chose pour vous aider ? lui a demandé l'un des agents, sur une musique quasi douceuse, qui adoptait les contours mélodiques de la sollicitude.

Le vieux Noir n'était certes pas dupe, pas plus que moi d'ailleurs. On connaît la chanson. À titre d'avocat, j'avais déjà eu à plaider dans des cas d'interpellations policières subtilement agressives liées à ce qu'on appelle, faute d'un terme juridique plus adéquat, le « délit de faciès ».

L'itinérant n'a pas répondu, regardant en alternance le sac de plastique fripé dans sa main et le trottoir autour de lui.

— Monsieur ? On peut faire quelque chose pour vous ? a alors répété le policier avec insistance.

Sa sollicitude d'opérette s'estompait déjà.

— Non, non, c'est juste que je trouve plus mon...

Je n'ai pas saisi ce qu'il cherchait au juste, à cause de la distance, à cause de sa diction mal assurée, à cause aussi du vrombissement d'un dix-roues qui dévalait la côte en direction du pont Jacques-Cartier, déjà illuminé dans le jour déclinant. Un jour, tu m'avais demandé avec cette admirable capacité d'indignation que je t'enviais : *combien de millions nos dirigeants ont-ils dilapidés, encore, pour transformer la structure du pont en sapin de Noël permanent, alors que tant de gamins des faubourgs modestes de l'île arrivent chaque matin à l'école le ventre vide ?*

La métropole, il faut bien l'admettre, n'a jamais été trop clémente envers les plus démunis de ses citoyens. Se souvient-on qu'au premier hiver de la pandémie, même le premier ministre semblait ignorer autant le nombre de places disponibles dans les haltes-chaleur pour sans-abri que

souvent en tout cas que la fermeture des refuges ordonnée par le gouvernement au plus grave de la crise sanitaire a entraîné la mort d'un Innu dénommé Raphaël André, SDF de cinquante et un ans, retrouvé gelé dans un cabinet de toilette mobile à deux pas d'un refuge paradoxalement appelé La porte ouverte.

Le vieux Noir en bas de chez moi avait-il côtoyé Raphaël André dans une soupe populaire, sous un viaduc, dans un squat ? Purement rhétorique, la question me taraudait néanmoins l'esprit.

— J'étais sûr de l'avoir mis dans mon sac tout à l'heure, mais on dirait que c'est tombé..., poursuivait l'interpellé, que les deux policiers cernaient alors sur le trottoir.

Un fait divers d'il y a presque une dizaine d'années a ressurgi dans mon esprit : l'intervention policière qui s'était soldée par la mort par balles d'un certain Alain Magloire, un Haïtiano-Montréalais atteint de problèmes de santé mentale, abattu en plein jour, tel un chien galeux, dans le voisinage de la Grande Bibliothèque. Diffusées à la télé, les images de l'incident m'étaient restées en mémoire parce qu'une ancienne fréquentation m'avait parlé de Magloire, qu'elle avait connu à l'adolescence.

— Monsieur, vous habitez dans le coin ? a voulu savoir l'un des policiers.

— Comment ?

— On vous a demandé si vous habitiez le quartier...

— Euh, non, a bafouillé l'itinérant. Mais qu'est-ce que ç'a à voir...

— Est-ce qu'on pourrait voir une pièce d'identité, s'il vous plaît ?

— Quoi ? Vous me niaisez...

— Une pièce d'identité. Tout de suite.

— Mais c'est du n'importe quoi...

Le ton de l'échange, au début faussement convivial, montait d'un cran à chaque réplique. À ce moment, mon mojito avait perdu son effervescence et même le goût de la menthe sur mon palais me paraissait affadi.

— Monsieur, on va vous demander de bien vouloir circuler, s'il vous plaît, a finalement décrété l'autre policier, je ne savais plus lequel, j'étais distrait.

De l'intérieur m'est parvenu l'écho de la sonnerie de la porte d'entrée. Était-ce toi, enfin ? Tu avais gardé l'habitude de t'annoncer ainsi, même si je t'avais fait faire un double de ma clé moins de six mois après notre rencontre. Mais par quel chemin étais-tu donc passée pour que je ne t'aperçoive pas dans la rue, en bas, où se jouait le drame dont j'étais le témoin ?

— Pourquoi ? J'ai rien fait de mal, protestait le vieux Noir. J'essaie juste de trouver...

L'un des agents avait déjà porté la main à la crosse de son arme, tel un shérif de western à quatre sous.

— Monsieur, on vous a dit de circuler, répétait l'autre policier, intraitable. Ne nous obligez pas à vous...

Je n'ai pas saisi le reste de la phrase, ayant déjà amorcé mon mouvement vers l'intérieur. À l'autre bout du corridor, tu laissais tomber tes sacs de voyage dans le vestibule.

— *Honey, I'm home!* as-tu lancé en boutade, sur le ton stéréotypé des pères de famille de sitcoms américaines des années 1950.

Comme tu étais enfin là, toute belle, moulée dans ta robe d'été à fleurs, j'ai complètement oublié le vieux Noir au coin de la rue. Tant pis pour la suite de sa confrontation avec les policiers. J'ai posé mon verre vide sur le comptoir et t'ai ouvert grand les bras, résolu à vivre pleinement nos retrouvailles. Tu m'avais tant manqué, et moi de même, je crois. Nous nous sommes embrassés goulûment, à croire que chaque baiser renfermait l'oxygène indispensable à notre survie. J'ai songé : *cette femme m'est vitale, comment ai-je bien pu vivre toutes ces années avant de la rencontrer, je l'aime.*

Après, tandis que je sortais du frigo la bouteille de Laurent-Perrier Brut que j'avais mise au frais pour l'occasion, tu t'es informée des développements d'un procès qui préoccupait toute mon équipe au cabinet. Je n'avais pas le

goût de parler de ça. Je t'ai interrogée en retour sur le menu détail de tes vacances et me suis gavé de tes anecdotes fertiles en rires d'enfants, en éclats de soleil, en brises océanes. Le bouchon du champagne a sauté dans un bruit semblable à un coup de feu, mais nettement plus réjouissant.

Une détonation a fait écho à ce *pop*, comme un coup de tonnerre dans le lointain, et je me suis dit que les feux d'artifice Loto-Québec commençaient bien plus tôt que d'habitude. J'ai songé à un vieux sketch de la radio française dans lequel un fumeur de haschich appelle au poste de police pour faire annuler la contravention qu'il avait reçue pour avoir allumé un joint sur la voie publique, sous prétexte qu'il avait lu dans le journal que pétards et feux d'artifice étaient tolérés le 14 juillet.

Comme nous trinquions, comme bientôt nous nous devêtions l'un l'autre avec l'avidité de gamins pressés de déballer leurs cadeaux le 24 décembre à minuit, je n'ai plus pensé à rien qu'à toi, à nous.



On ne connaît pas ces gens, on ne sait rien d'eux. Ils sont les feuilles desséchées et friables, balayées dans les caniveaux par la brise d'automne. Qui était ce vieux Noir ? Que lui est-il arrivé ? Je ne l'ai pas su, ne le saurai probablement jamais. Je ne t'ai pas soufflé mot de lui, de peur de gâcher nos retrouvailles, de peur que tu descendes dans la rue prendre sa défense, telle l'amazone justicière que tu es. À dessein, je n'ai pas ouvert le journal, ni allumé la radio, ni regardé les infos à la télé de tout le week-end suivant. Et par souci pour ma paix intérieure, je m'efforce de croire que la déflagration entendue ce soir-là ne pouvait être que celle d'un feu d'artifice, rien d'autre.